

James Sallis

La mort aura tes yeux



folio
policier

FOLIO POLICIER

James Sallis

La mort
aura tes yeux

*Traduit de l'américain
par Élisabeth Guinsbourg*

Gallimard

Titre original :

DEATH WILL HAVE YOUR EYES

© *James Sallis, 1996.*

© *Éditions Gallimard, 1999, pour la traduction française.*

Poète, traducteur, essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, James Sallis est également l'auteur de la trilogie « John Turner » ayant pour cadre une bourgade faussement tranquille du Tennessee. Il a reçu le Grand Prix de littérature policière en 2013 pour son roman *Le tueur se meurt* (Rivages).

Pour Adrian et Clif

Verrà la morte e avrà i tuoi occhi.

La mort viendra et elle aura tes yeux.

CESARE PAVESE

I

L'homme ouvrait la bouche, il voulait me demander quelque chose, mais il parlait une langue que je ne connaissais pas. Pas du mandarin, ni du thaï, ni du vietnamien. Des sons indéchiffrables. Le ton de sa voix montait et descendait. Il criait, il réclamait. Je secouais la tête, l'odeur âcre, puante de mon propre corps m'envahissait par vagues, ma langue était si enflée que je ne pouvais pas parler, je ne pouvais pas lui répondre. Bientôt, la douleur recommencerait. Puis je m'élèverais dans l'air, je flotterais près du plafond et j'observerais la scène avec indifférence.

M'éveillant brusquement, j'échangeai la monnaie propre aux rêves pour monnaie plus négociable. Éblouissante, la lumière matinale s'abattait sur le futon par le vasistas. Les bandes d'ombre n'étaient pas les barres d'une cage mais des feuilles de plantes dans leurs paniers suspendus. Et le bruit provenait simplement du téléphone.

Rien d'autre dans la pièce. Pas de fenêtres. Le futon, un paravent en bambou peint contre un des murs ; le bois blond et nu du plancher — rainures et languettes, je l'avais installé moi-même. Aussi

proche que le monde réel puisse être de la pureté et de la simplicité des dessins orientaux.

Et personne d'autre que Gabrielle et moi.

Elle dormait en travers du futon, ma tête reposant sur ses cuisses. Je me suis retourné, essayant d'échapper à la lumière.

— Oh, oui, s'il te plaît, dit-elle.

Mais le téléphone n'allait manifestement pas cesser de sonner et j'ai rampé en travers du lit pour aller répondre. Gabrielle m'a intercepté au passage et n'a pas lâché prise.

J'ai écouté un moment et j'ai raccroché.

— On a dû se tromper de numéro.

— Moi, par contre, je ne me suis pas trompée, dit-elle, se déplaçant pour mettre la tête à la place de sa main. Mais je l'ai arrêtée, j'ai enroulé mes propres mains dans ses cheveux noirs et l'ai attirée vers moi pour un long baiser.

— Je vais courir. Éliminer les toxines. Tu viens avec moi ?

— À six heures du matin ? Tu es cinglé ?

Avec Gaby, on ne savait jamais sur quel accent on allait tomber. Elle tenait principalement ses traits d'une mère irlandaise et d'un père issu de la noblesse mexicaine, mais en ce qui concernait sa famille plus éloignée, c'était la plus pure confusion. Son père était parti quand elle avait trois ans et elle avait passé des années avec sa mère en allées et venues d'une maison à l'autre, de parents en parents et de pays en pays. Aujourd'hui, au petit matin, c'était son accent anglais qui resurgissait — pas un mauvais choix, somme toute, pour exprimer des nuances d'indignation polie.

— Ok, mais tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas proposé. Rendors-toi donc ma petite paysanne.

— Petite faisane ?

— Paysanne. Une demi-heure maxi, même avec vent debout. Je ramènerai ce qu'il faut pour le petit déjeuner.

— Et moi qui croyais que c'était toi mon petit déjeuner.

— Pourquoi tu te mets pas à la tapisserie ?

— Pas le temps.

— C'est bien ce que je disais.

Elle a haussé les épaules.

— Autant s'en tenir à ce qu'on fait bien. Allez, file.

Et elle s'était rendormie avant que j'aie eu le temps d'enfiler mon short et mes chaussures.

Je suis resté debout à la regarder un moment, son corps compact et brun sur les draps bleu ciel, les seins un peu trop lourds, la cage thoracique un peu haute, puis je me suis rendu à la salle de bains. J'ai allumé la radio. Mozart, une sérénade jouée avec des « instruments d'époque » sur lesquels les musiciens tentaient vaillamment de s'accorder. Des milliers de dollars et des milliers d'heures avaient été investis pour élaborer cette contrefaçon, cette fausse authenticité. Je me suis passé de l'eau sur le visage, me suis brossé les dents, et suis resté à regarder par la fenêtre jusqu'à la fin du morceau : on n'interrompt pas Mozart.

Il y avait peu de monde dans le parc à cette heure matinale : quelques joggeurs et quelques maîtres avec leur chien ; une jeune mère, qui ressemblait

étonnamment à Shirley Temple, poussant un landau ; une autre avec trois enfants, tous androgynes et tous en dessous de cinq ans, accrochés à ses basques ; et des vagabonds se préparant à entreprendre leur interminable odysée quotidienne. Les oiseaux et les écureuils fouillaient dans les restes de la veille, espérant peut-être que leurs recherches les aideraient à comprendre ces êtres immenses et menaçants qui vivaient parmi eux.

Suivant au petit trot la piste cyclable goudronnée qui longeait le périmètre du parc, je me suis arrêté à une cabine téléphonique du côté le plus éloigné — une de ces cabines anciennes qu'on ne voit presque plus. J'ai composé un numéro que je ne connaissais encore que trop bien. On a décroché dès la première sonnerie.

— Vous avez ralenti l'allure avec l'âge.

— Comme vous pouvez imaginer, je n'étais pas pressé. Je me suis même demandé si j'allais vous rappeler. Au bout de huit ans...

— Tout juste neuf, en fait.

— ... je me suis dit que ce dont vous voulez me parler pourrait bien attendre quelques minutes de plus.

— Peut-être. Votre avion décolle vers dix heures. American Airlines, vol 817. Vous êtes le docteur John Collins, dentiste, vous partez en vacances.

— Johnsson ?

Silence.

— Cela fait, comme vous dites, neuf ans. J'ai une carrière, une nouvelle vie, des engagements.

Silence.

— Je ne travaille plus pour vous.

Le silence se prolonge. Puis :

— Je serai heureux de vous revoir, David.

J'ai raccroché et je suis retourné par le même chemin, au pas de course. Une brise légère s'était levée et le soleil frappait le lac artificiel en diagonale, projetant de larges pans d'une lumière aveuglante. Les oiseaux et les écureuils ne semblaient pas plus près de nous comprendre. Moi non plus.

Ils attendaient à côté des bancs, à mi-chemin de mon circuit, à un endroit partiellement protégé des regards par les feuillages. On ne risquait pas de voir grand-chose de la rue, ni des appartements adjacents. Au moins, ils avaient un peu réfléchi à ce qu'ils faisaient.

Le premier portait un jean, un sweat noir et des British Knights — un type épais, d'une vingtaine d'années, le teint pâle, boutonneux. Un tic provoquait un mouvement convulsif de sa tête vers son épaule droite, retraçant constamment le même arc infime, presque imperceptible. L'autre avait une dizaine d'années de plus et un costume qui avait coûté cher en son temps, une chemise en jean clair, blanchie par l'usure aux poignets et effilochée au col, et une cravate en tricot rentrée dans sa chemise à mi-poitrine. Ses cheveux bruns, raides, étaient plaqués derrière ses oreilles.

— Aboule ton portefeuille, fit le plus jeune. On ne veut pas te faire de mal. Si t'es sage, y en aura pour une minute à peine.

Essoufflé, le cœur toquant contre mes côtes, je me suis laissé tomber sur un des bancs. Un panneau

spécifiait : STATION NUMÉRO NEUF (9). Des pictogrammes indiquaient qu'il était temps de faire des étirements des muscles et des tendons, de vérifier mon pouls comparé à ma moyenne horaire personnelle, de faire dix à vingt flexions.

— ... Minute.

Puis, reprenant mon souffle :

— Écoutez, je n'ai jamais d'argent sur moi quand je cours. Vous feriez mieux de trouver un autre pigeon.

— Notre pigeon, on l'a. (Le plus âgé ; il se ratisse les cheveux avec ses doigts, replace une mèche derrière son oreille, s'essuie le nez rapidement sur une manche déjà luisante de précédents passages.) On n'a plus qu'à se le faire frire... les pilons.

Pendant que je jetais un bref coup d'œil dans sa direction, le jeune se mit en branle.

Avec les amateurs, c'est toujours mieux quand ils sont plus d'un. Ça permet de jouer l'un contre l'autre, de la même façon qu'on retourne l'élan d'un attaquant contre lui-même au judo. Ça, c'est l'aspect physique. L'autre chose, c'est qu'à plusieurs ils ont aussi tendance à se sentir trop sûrs d'eux, parce qu'ils sont supérieurs en nombre. Même ceux qui savent ce qu'ils font risquent de devenir négligents, d'hésiter le temps de s'assurer où en sont les autres, de se laisser aller à un instant d'inattention fatale.

Avec ces deux-là, je me suis détendu comme un ressort, le coup-haut-coup-bas classique, j'ai pivoté vite et bas vers la droite, fauché le jeune à hauteur des genoux et, continuant dans la direction du plus âgé, je suis arrivé derrière lui au moment où il bais-

sait les yeux pour voir ce qui était arrivé à son acolyte, et je l'ai vu s'effondrer sous le coup que je lui avais assené de l'arête de la main, juste au-dessous de la troisième vertèbre cervicale.

J'ai prolongé mon arc de cercle jusqu'à sa conclusion naturelle et me suis relevé, inquiet. On ne perd jamais ses réflexes, mais les facultés s'émoussent. On n'a plus la même précision, là où une gradation infinitésimale peut faire la différence entre sonner un adversaire et l'endommager de façon permanente. J'avais peur d'y être allé un peu fort.

Apparemment non. En fait, de peur d'y aller trop fort — alors que je n'aurais pas dû réfléchir du tout, mais seulement réagir — j'avais plutôt fait preuve de trop de retenue. Le plus âgé s'était déjà remis sur ses pieds et titubait vers moi, tenant à la main un couteau de chasse qu'il avait extrait de sa botte.

Là, j'ai senti s'effacer toute conscience de moi-même, je n'étais plus que mouvement, réflexe, réaction.

Le couteau a percuté le ciment en même temps que le type se retrouvait allongé dans l'herbe à côté du banc, le coude démoli, pâle comme un linge, gémissant.

— Oh non ! Oh non ! Merde !

Je suis resté un moment immobile au-dessus de lui. La veille, ou même une heure plus tôt, ce qui venait d'arriver ne serait pas arrivé. Je leur aurais filé mon argent, je leur aurais parlé. Ou j'aurais pris mes jambes à mon cou. Et la veille, ou une heure plus tôt, après ce qui venait d'arriver, j'aurais appelé la police et j'aurais attendu. J'avais passé des années à essayer de couper le contact, d'effacer les circuits,

avant d'y parvenir. Le courant venait brutalement d'être rétabli : au plus profond de moi-même, que je le souhaite ou non, que je l'accepte ou non, j'étais à nouveau actif, à nouveau prêt à recevoir les ordres d'en haut.

J'ai laissé mes agresseurs là, sachant qu'ils étaient, comme moi, des êtres humains avec leur histoire complexe et leurs désirs frustrés et qu'ils ne méritaient sans doute pas ce qui leur était arrivé, et je suis rentré retrouver Gabrielle.

Lorsqu'elle est entrée dans la cuisine, à moitié endormie, je finissais juste mon petit déjeuner ; elle avait enfilé un de mes tee-shirts qui lui arrivait à mi-cuisse et des chaussettes blanches qui étaient tombées en vrille sur ses chevilles. Elle a pris la tasse de thé que je lui tendais, m'a dévisagé un moment avant de demander :

— Qu'est-ce qui ne va pas, David ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Assieds-toi.

Je pousse vers elle une assiette de tartines de pain de seigle grillées, de fromage et de fruits. Celle en céramique dans des bleus et des verts lumineux faite au tour près de Tucson et signée par le créateur. J'étais attablé devant elle avec mon thé dans une chope du même service.

— Ça va être difficile.

— Ouais. On dirait. Mais on en a vu pas mal ensemble et on s'en est toujours tirés.

— Pas des comme ça, Gaby, crois-moi.

Je regardais par la fenêtre, je me demandais où les oiseaux et les écureuils en étaient, et puis je me suis